

# Entretien Virgilio Sieni

## Quel était votre point de départ en travaillant sur Osso ?

**Virgilio Sieni :** Je suis parti d'une figure qui m'obsédait littéralement, un homme, une tête, mais deux visages. Le premier visage, c'est le mien. Le second, c'est mon père. J'ai fait ce spectacle pour le rencontrer une seconde fois. Parce que, pendant longtemps, on ne s'est plus vu. J'ai éprouvé, à cinquante ans, la nécessité de le reconnaître, de retrouver en lui l'origine de mes gestes, l'archétype du mouvement. C'est un retour à l'origine, absolument biologique, car je savais que j'avais une autre genèse que mon milieu professionnel, que mon savoir de danseur, le toucher, le tactile, l'instinct. J'avais besoin de toucher mon père, et ainsi de comprendre l'idée de naissance.

## Pourquoi à ce moment précis ?

De vingt à cinquante ans, j'ai travaillé, j'allais constamment vers l'avant, je regardais vers mes créations, je voyais quelque chose devant moi et je tentais de l'atteindre. Jamais je n'ai regardé vers l'arrière. Or, dans ces regards vers le début de sa vie, il y a toujours une dimension festive et magique qui se mêle à l'aspect mélancolique et nostalgique. Cet ensemble de sentiments m'a donc convoqué, de manière aussi instinctive qu'impérative. Sans doute est-ce dû au fait que tous les deux, mon père et moi, sommes dans un moment charnière de notre existence. Il commence à vieillir, il perd la mémoire, il est physiquement empêché dans son travail et a été contraint à la retraite. Moi-même, je m'interroge sur le sens de ce que j'ai fait tout au long de ces années de travail et de création. Il était temps que s'opère la transmission : mon père m'a transmis des gestes, un corps et moi je lui transmets l'envie de me comprendre. Je lui apprends ce que je fais et cela doit lui paraître très mystérieux.

## Comment votre père considérait-il votre métier et votre carrière ?

Il m'a toujours fait confiance, sans me parler pour autant de ce que je faisais. Mais il a senti que ce que je faisais ne m'éloignait pas, que cela me tenait à côté de lui. Il a accepté mes idées, ma carrière, même si nous ne nous voyions plus très souvent. Mais quand je lui ai parlé de mon projet de faire un spectacle avec lui, il l'a compris de façon très naturelle. Il avait faim de cela.

## Vous êtes physiquement proches, mais socialement et culturellement devenus très différents ?

Mon père est né à la campagne, il vit aujourd'hui dans la banlieue d'une grande ville. Il travaille dur, dans une charcuterie. C'est un homme populaire et je cherche à comprendre en lui des choses différentes en moi, des éléments de mes origines que je ne saisis peut-être plus très clairement. Mon père m'aide à voir clair en moi. On sent une fierté populaire en lui, on la voit sur son corps, raide, droit, rigide, fort. Sur scène, il est absolument naturel, pas professionnel, pas danseur. Mais c'est un homme qui aime le contact, qui adore séduire et plaire. Dans sa charcuterie, il fait le clown, c'est le chouchou de ces dames... Dans son quotidien, il fait partie du peuple, il est ouvert aux autres. Travailler avec lui m'a permis de faire sortir de son corps, très distinctement et très simplement, ces gestes de l'identité populaire et de l'élégance naturelle. Bien sûr, il ne "danse" pas. Mais il bouge, il marche, il joue, il hésite, il tremble, et chacun de ses gestes est devenu pour moi le plus bel hommage à la danse, précisément parce que ce n'en est pas... Mon père travaille sur l'instant et dans l'instant, pas sur la mémoire des gestes, puisqu'il n'a plus de mémoire ! C'est sa propre fixité corporelle qu'il représente, comme une suspension du corps, un arrêt dynamique des gestes. Son être même est en suspens. Moi, je suis plus "ombilic", je suis le cordon qui part de lui, de son corps pour rejoindre le mien. J'incarne le mouvement qui naît de lui et qu'il ne peut plus faire, que j'accomplis pour lui, comme un retour à l'origine.

## Quel effet ce travail à deux a-t-il produit sur vous ?

Il a d'abord développé en moi la part la plus humble. Et transmettre un peu de ma danse à mon père a créé une grande émotion. Bouger ensemble les mains... C'est davantage, bien davantage, que de faire ces simples gestes ordinaires tout seul. Cela m'a permis aussi de simplifier encore les gestes. Un vide intérieur s'est matérialisé, pas un vide conceptuel ni une idée de vide, mais une forme de pré-langage, de pré-code, compris dans ces quelques gestes élémentaires, faits lentement, doucement, qui expriment très justement cette sorte de "coïncidence" entre mon père et moi, explorée dans *Osso*. Grâce à lui, nous fuyons la virtuosité de la danse pour faire ensemble les mouvements les plus simples mais avec le maximum d'effort.

## Où dansez-vous dans Osso ? Le lieu est assez particulier...

J'ai voulu et conçu ce travail dans un gymnase. J'y vois quelque chose d'angoissant, d'ambigu, de quasi indéchiffrable. On sent qu'on y enseigne des choses, mais quoi ? À chaque fois, c'est vide, le volume se libère. C'est horrible un gymnase, c'est un lieu d'effroi, de désolation, de perte, avec aux murs des prothèses de bois et de fer. On enlève tout et on se retrouve comme à l'intérieur d'un corps. Un gymnase vide ressemble à l'ossature de la pédagogie, de l'apprentissage, là où l'on souffre. Il n'y a rien d'autre que cela. Ce qui convenait bien au travail que je voulais faire avec mon père. Là où le corps est une pédagogie physique.

## Le travail sur le son et la lumière est également important...

*Osso* se développe dans la nature du lieu. Le son et la lumière renforcent l'angoisse de ce lieu particulier. La perception fait remonter les ténèbres de l'espace, mais aussi ses rêves. Le son est déterminant dans chacun de mes spectacles. Ce n'est pas seulement l'harmonie, mais l'amplification des sensations éprouvées et des vibrations d'un lieu et des corps. Il s'agit donc de faire coïncider le son intérieur et la sonorité extérieure, comme si les objets et les êtres pouvaient avoir une sonorité propre.

**En cela, par le souci du son et du visuel vous vous rapprochez du travail de Romeo Castellucci...**

Romeo, c'est vingt-cinq années d'amitié, de coups de main, de complicité! Nous nous sommes rencontrés en 1983. En Italie, nous étions alors tous les deux "en marge". Cette condition commune a créé entre nous un lien amical. Il fallait se serrer les coudes.

**En regardant votre travail, on sent une influence orientale, celle des arts martiaux ?**

Les arts martiaux m'ont beaucoup apporté, car ils rendent sa simplicité au geste. J'ai pratiqué l'Aïkido très jeune, à seize ans, puis ce fut le Shintaido, découvert lors d'un séjour d'un an au Japon. C'est pour moi une manière d'observer la renaissance du mouvement à travers l'expérience du vide. Mais je dirais la même chose lorsque je suis devant un tableau de Piero della Francesca ou Masaccio. Ils expriment le sens du vide. J'ai tenté de traduire cela dans mes spectacles, sur mon propre corps ou celui des danseurs qui travaillent avec moi: prendre en soi l'essence du mouvement, de l'énergie, la qualité d'origine du geste. Ce sont des manières de créer du vide entre les vertèbres.

**Pour votre père et pour vous-même, l'expérience a-t-elle été profitable ?**

Pour mon père, c'est d'abord une joie de voyager. Il est fanatique des cartes de géographie, et il conçoit les tournées comme une sorte de parcours sur ses cartes, de dates dans son calendrier des fêtes. Après chaque spectacle, c'est la joie qu'il exprime. Avant, il est très angoissé, tendu. Nous partageons une même réaction au trac qui est une forme de pathologie de la peau, si bien que nous passons beaucoup de temps à nous gratter! Pour moi, c'est également un cadeau à ma mère. Puisqu'elle est le troisième personnage de cette aventure, invisible mais très présente. Elle est toujours là, avant, pendant, après, et durant les répétitions. Sinon, j'ai ressenti en faisant *Osso* un ressourcement. Je rentre soudain dans une dimension physique et mentale qui n'est pas quotidienne. C'est une manière de vivre dans un autre monde, par rapport à mon travail et à mes autres spectacles. Je n'avais pas vécu avec ma famille depuis mes dix-sept ans, et tout revient, tout ce qu'on peut imaginer, à la fois la joie et la souffrance, la naissance et la mort. Comme si je retrouvais soudain le toucher de mon père.

**Propos recueillis par Antoine de Baecque en février 2008**